

CHAPITRE I

Encore une journée qui promettait d'être belle, la mi-juin était déjà chaude et pas un nuage n'apparaissait dans le ciel de Collioure. Le soleil allait bientôt apparaître sur l'horizon de la mer au large de Port-Vendres, très légèrement à gauche de l'anse de la Mauresque. Un début de matinée comme les aimait Toussaint Le Corre, commissaire de police venu avec son équipe pour renforcer le commissariat local avant l'arrivée des vacanciers de l'été. Ces touristes qui ne manqueraient pas d'envahir les rues, les commerces et les plages de la cité et parmi lesquels se fondaient naturellement quelques voleurs à la tire ou quelques pickpockets. C'était le cas de la plage du Boramar devant laquelle logeaient le commissaire et son équipe, à l'hôtel surplombant le café-brasserie le Copacabana. Julien Ravel, son fidèle lieutenant l'avait rejoint la veille et ils avaient diné face à la mer. Yves Galliou et Tanguy Lacour, les deux autres lieutenants de l'équipe Le Corre viendraient compléter le dispositif dès le milieu de semaine.

Installé à la terrasse de sa chambre, au second étage du « Copa », Toussaint Le Corre attendait patiemment cette pointe de soleil qui embraserait l'horizon. Le café à la main et la Gazette du Roussillon largement étalée sur la table, il profitait de cet instant de l'aube pendant lequel aucun bruit ne vient troubler la beauté du paysage. Déjà une demi-heure que les lueurs du petit matin avaient donné une forme aux arbres, aux maisons basses et éclairé la silhouette du Château Royal dont la masse se dessinait en contrejour. C'était l'heure où l'atmosphère est encore respirable et où les oiseaux, nichés dans les arbres de l'allée qui mène à l'église Santa Maria dels Angels, Notre Dame des Anges pour la majorité des habitants de la station, si caractéristique qu'elle est devenue l'emblème de la ville, se font encore entendre.

Voilà, la lueur du soleil se faisait plus intense, un point lumineux apparaissait maintenant, le spectacle ravissait toujours autant le commissaire mais le charme de cette fin de nuit était rompu. Voir le soleil se lever sur la mer le surprenait toujours, lui, le breton qui avait plutôt l'habitude de le voir se coucher vers l'ouest. La journée pouvait commencer avec son lot d'affaires à régler, de contrôles à mettre en place, de touristes à secourir ou à aider pour quelques instants. Dans une petite demi-heure, le Copacabana installerait sa terrasse et

Le Corre pourrait descendre prendre un substantiel petit déjeuner. Pas question de tenir jusqu'à midi avec un seul café dans l'estomac.

Collioure s'éveillait doucement et les bruits familiers des rideaux de fer grinçant dans leur rail, tout comme celui des poubelles que les commerçants sortaient sur les trottoirs, rompaient le charme de la cité endormie. A sept heures le soleil était déjà haut au-dessus des plages fréquentées à cette heure encore matinale par les joggeurs et les habitués de la baignade tranquille. Collioure avait d'ailleurs un club d'anciens, faisant quelques brasses toute l'année, qui se retrouvaient quotidiennement sur la plage du Boulevard du Boramar pour une baignade matinale avant de prendre joyeusement le petit déjeuner en terrasse et de se diriger en groupe vers le marché. Des habitués qui croisaient rarement les touristes dont le lever était plus tardif et le séjour sur les plages plus orienté vers le bronzage et les jeux pour enfants.

Ravel avait rejoint le commissaire à la terrasse du Copacabana que Dominique Pino, le patron, finissait d'installer en compagnie de son serveur Manuel Perez. Il avait commandé son habituel café croissant et demandé le journal du jour. Le Corre, beaucoup plus intéressé par les choses solides et consistantes mordait déjà dans un sandwich bien garni, la cafetière posée devant lui attendrait bien quelques mi-

notes. Ils avaient rendez-vous à dix heures à l'Hôtel de Ville où il s'agirait, sous la tutelle du maire, Gilbert Balleti et des membres de la police municipale que dirigeait le lieutenant Philippe Meyer, de mettre en place les dispositifs de surveillance et de sécurité pour les deux mois à venir.

L'insécurité étant en constante augmentation depuis plusieurs années dans la ville et sur le territoire de la commune et le nombre de touristes-résidents et de visiteurs d'un jour en pleine croissance également, les ruelles, rendues aux piétons, fourmillaient aux heures chaudes de la journée ainsi que le soir quand s'installaient les artisans-créateurs et les peintres qui faisaient la renommée de cette « Perle de la Côte Vermeille ». Les ateliers d'artistes recevaient quotidiennement la visite de plusieurs centaines de visiteurs. La foule attirant les « malandrins » comme aimait à les qualifier Le Corre, le nombre de délits et d'incivilités avait explosé. La Préfecture s'en était émue et des dispositions avaient été prises avec le renfort de l'équipe du Commissaire Le Corre et des éléments de la brigade de gendarmerie de Port-Vendres, qui ne connaissait pas les mêmes problèmes que Collioure.

La réunion avait pour but d'organiser la présence policière en développant des rondes plus fréquentes, des présences plus remarquées dans les rues commerçantes et aux abords des plages. Plus fréquentes et en même temps plus discrètes avec des policiers

en civil se mêlant à la foule des promeneurs. Il faudrait également faire beaucoup de prévention en expliquant à la gente féminine qu'on pouvait devenir une proie bien plus facile si on se promenait avec le sac en bandoulière largement ouvert et aux hommes portant un sac à dos que celui-ci pouvait s'ouvrir facilement d'un coup de cutter.

C'était simple, ça marchait mais il fallait y mettre les moyens et le Préfet n'avait pas hésité à déplacer ses troupes car c'est lui et lui seul qui aurait à rendre des comptes si d'aventure les chiffres augmentaient encore pour la quatrième année consécutive. « Les vols à la tire, agressions et autres cambriolages doivent être en régression » leur avait-on répété au ministère de la place Beauvau lors de la dernière réunion des Préfets avant les grandes migrations de l'été. Les sanctions pouvaient tomber et bien entendu les mutations suivraient » et en cascade ! avait prévenu le chef de cabinet de la préfecture ne faisant nul mystère que tout le monde « du haut en bas de l'échelle » avait intérêt à ce que tout se passe bien pendant les vacances.

– Alors Ravel, bien dormi, s'exclama le commissaire, vous avez raté le lever du soleil, splendide ! que raconte la presse ce matin ? Ravel lisait surtout la presse quotidienne, Le Corre, lui, penchait plutôt pour La Gazette pour laquelle travaillait son neveu, Baptiste, rédacteur-en-chef adjoint.

Paraissant le jeudi, La Gazette du Roussillon, vieil hebdomadaire local dont la distribution couvrait le littoral de Narbonne à Cerbère en remontant dans les vallées jusqu'à Font-Romeu. Elle ne concurrençait pas directement le quotidien régional dépendant d'un groupe de presse toulousain mais tentait d'apporter un éclairage nouveau sur l'actualité des villages en détaillant la vie et les habitants des lieux les plus reculés avec portraits des acteurs locaux.

– Rien de spécial, répondit Ravel, il semblerait que la récolte des abricots ait commencé du côté de Céret, tout comme celle des pêches. Une bonne année, un bon cru ! annoncent les producteurs, avec des chiffres en hausse !

– Espérons que les nôtres seront en baisse, soupira Le Corre, si nous souhaitons conserver nos postes dans la vallée. Remarquez, Ravel, si on me mute en Bretagne, pas de souci, c'est comme si vous, on vous renvoyait du côté de Modane dans votre Savoie natale. Originaire de la vallée de la Maurienne, Ravel se voyait bien repartir vers les sommets de son enfance.

– Les Pyrénées, c'est beau, mais quand même les Alpes ! soupira-t-il. Il espérait bien y retourner un jour pour terminer sa carrière et retrouver famille et amis.

Ravel vivait en couple et avait une petite fille d'une dizaine d'années. Il habitait Prades et remon-

terait voir sa famille deux jours par semaine si les « malandrins » du commissaire lui en laissaient le loisir. Le Corre, lui, habitait également Prades mais s'échappait souvent vers son havre de paix, une petite maison secondaire, plus haut dans la vallée, entre Montlouis et Bourg-Madame. Une maison qu'il avait achetée avec son épouse avant que celle-ci ne disparaisse quelques années après, atteinte d'une « longue et pénible maladie ». Il avait conservé cette maison au bord de la rivière pour y aller pêcher et réfléchir. C'est au bord de l'Eyne ou du Sègre qu'il avait souvent eu le déclic permettant de résoudre quelques affaires. Et puis, il lui fallait faire courir Harlem, son labrador noir, dans les sentiers de montagne, la vallée des fleurs, les gorges de la Carança ou les sentes du Santuari de Nuria par le col de Llio, aucune de ces randonnées n'avaient de secret pour Harlem qui, le reste du temps, gardait fidèlement la maison. L'abri que son maître lui avait spécialement construit était régulièrement approvisionné par les voisins, devenus des amis de Le Corre.

Le commissaire, en jetant un coup d'œil au-dessus du journal que tenait Ravel vit arriver une figure familière, il ne mit pas trois secondes à flairer l'embrouille et comprendre que les vacances étaient terminées. Xavier Lafleur, un des trois policiers municipaux de Collioure arrivait en jetant des coups d'œil de droite et de gauche. Manifestement, il cher-

chait le commissaire et son adjoint. Dès qu'il les aperçut, il fondit sur eux, en manquant presque de renverser quelques chaises.

– Le p'tit déj est terminé Ravel, avalez votre café, notre ami « au fusil » vient sans doute nous chercher.

– Au fusil ?

– Lafleur... au fusil, voyons Ravel.

Julien Ravel haussa les épaules, il n'appréciait pas toujours les blagues et jeux de mot de son patron, une fois de plus il s'était fait avoir, Le Corre était aux anges. Commissaire ! souffla le policier. On vient de nous appeler, plus précisément madame Labat vient de nous appeler, un de ses employeurs était étendu dans son atelier quand elle a ouvert la porte.

– Et qui est madame Labat ?

– C'est une femme de ménage qui entretient plusieurs ateliers d'artistes dans Collioure. Elle vient d'Argeles-sur-Mer tous les matins. Là, elle allait chez Louis Rigoni, un de ses employeurs, elle a trouvé la porte entrouverte et Louis Rigoni inanimé au beau milieu de la pièce. Le médecin est sur place, dans la rue Arago, juste derrière, la deuxième à droite en remontant la rue Saint-Vincent, c'est au numéro 30.

– Tu mets ça sur la note, lança Le Corre à l'adresse du patron qui finissait tout juste d'installer ses tables et d'ouvrir ses parasols sous les arbres du boulevard du Boramar.

Les deux policiers se levèrent pour suivre Xavier Lafleur dans les petites ruelles du Collioure historique. Arrivés au croisement des deux rues, ils aperçurent le gyrophare bleu du Kangoo de la gendarmerie et garée devant la porte du 30, la 207 de service du médecin urgentiste. L'atelier de Louis Rigoni occupait le rez-de-chaussée avec la partie magasin de vente. Son appartement, lui, se situait au premier étage. Le toubib, en blouse blanche, devisait avec les gendarmes. – Mauvais signe ! pensa Le commissaire, quand le médecin ne s'occupe plus de son patient...

Le médecin et le lieutenant Philippe Mayer accueillirent Le Corre avec une triste mine : Bonjour commissaire ! lança Mayer, je crois que notre réunion à la mairie va être repoussée, enfin, il y a de fortes chances, si on peut l'exprimer ainsi, que Collioure ait perdu un de ses peintres cette nuit, et pas n'importe lequel, un des fers de lance des artistes colliourens. Il était un peu la figure de proue de la peinture locale.

– Docteur ? interrogea Le Corre

– Il est décédé, sans doute à la suite d'un traumatisme crânien, un coup porté à l'arrière de la tête, l'autopsie devrait le confirmer mais pour l'instant il n'y a plus rien à faire.

– L'heure du décès, une idée docteur ?

– Dans une fourchette de temps comprise entre une heure trente et trois heures du matin.

Le Corre entra, en compagnie de Ravel, dans l'atelier en prenant soin de ne toucher à rien et observa le corps du peintre. Pas de doute, celui-ci ne touchera plus jamais un pinceau. Il lui sembla reconnaître un de ces artistes qui s'installent sur le Boulevard du Boramar, équipés d'une petite remorque contenant des cadres terminés et des cadres vierges pour exercer leur art devant les touristes qui, quelquefois, se laissent tenter par une toile comme souvenir de vacances.

L'artiste était étendu sur le ventre, projeté en avant par la force du coup. L'arme ? Pas bien dur de la trouver, un pavé cubique en granit de dix à douze centimètres de côté et aux arêtes tranchantes trainait à côté du corps, un de ces pavés dont on se sert pour recouvrir un passage piéton ou sur les routes de l'enfer du Nord sur lesquelles pédalent les coureurs du Paris-Roubaix. Surtout ne pas toucher ! Des traces peuvent se révéler et contenir des informations capitales pour le déroulement de l'enquête. Il était en blouse de peintre comme s'il avait eu l'intention de commencer une toile, les mains protégées par des gants vinyle poudrés comme ceux des chirurgiens.

Autour du bureau envahi par les papiers, factures et autres courriers, Le Corre releva un désordre sans nom. Des cadres peints et non terminés, un chevalet renversé et sur le mur du fond de la pièce, une

grande étagère remplie de livres sur la peinture et son histoire. Certains étaient tombés, preuve, s'il en était besoin qu'une bagarre avait bien eu lieu ici.

– Bien, messieurs ! décida le commissaire, nous allons sortir pour ne pas polluer la scène de crime, puisque crime il semble y avoir. Nous attendrons l'équipe d'Alex et Fred ainsi que le légiste, sans doute Henri Dufort, je crois qu'il est de service cette semaine. Pour l'instant nous allons tirer la porte sans rien toucher bien que madame Labat ait dû laisser ses empreintes et vous, mon cher Lafleur, vous allez monter la garde devant. Interdiction formelle à quiconque d'y pénétrer. Nous allons vous faire relayer par votre collègue d'ici une heure, une heure et demie.

– Et surtout ne claquez pas la porte ! Il nous faudrait aller récupérer les clefs à l'intérieur pour rouvrir, donc polluer la serrure avec l'aide d'un pro ou casser une vitre. Mettez une cale pour qu'elle ne se ferme pas automatiquement.

– Je n'ai pas de cale sur moi commissaire !

– Vous n'avez pas une matraque, des menottes, une lampe ? Allez, Lafleur, ça ne va pas être trop long, la relève arrive...

Les vacances commençaient fort pour les policiers. La juge d'instruction allait monter depuis Perpignan, la police scientifique serait également là, un branle-bas de combat auquel n'était pas habituée

la petite cité balnéaire. Il fallait dans l'urgence faire établir un arrêté en mairie pour interdire le passage dans cette rue, sauf bien entendu pour quelques riverains qui ne manqueraient pas de venir alimenter les conversations de comptoir et les potins de trottoir.

Les autres commerçants, eux, n'allaient certainement pas trop apprécier ce déploiement de force dans la rue et l'interdiction faite aux vacanciers de venir s'y promener. Un sacré manque à gagner, d'autant plus grand que pour certains d'entre eux, les rentrées de juin à septembre représentaient le chiffre d'affaire annuel.

Le Corre le sentait venir ce vent de panique qui allait s'emparer du maire de la cité, des autorités locales, des élus qu'ils soient départementaux ou régionaux. Et puis ça serait le Préfet qui, entre parenthèses, connaissait bien le commissaire jusqu'à en posséder son numéro personnel, et qui allait s'affoler. Pensez donc, juste avant les vacances et l'arrivée de touristes. Pourvu que tout soit terminé avant les premières migrations de juillet. Le syndicat des hôteliers allait également se mettre sur les rangs pour réclamer une issue rapide à l'enquête parce que « avoir un cadavre dans les murs » et surtout « un assassin en liberté », ça n'allait pas de pair avec la quiétude affichée de la « perle de la côte vermeille ».

– Qu'importe ! pensa Toussaint Le Corre, on mettra le temps qu'il faudra pour retrouver le cou-

pable, ou les coupables. En attendant, les « malandrins » vont se tenir à carreau parce qu'avec une enquête, qui plus est médiatisée, ils vont sûrement hésiter à se promener dans les rues. Nos statistiques préfectorales sur la délinquance pourraient être en chute libre...